CONFESSION GÉNÉRALE

DE SON ALTESSE SÉRÉNISSIME Mgr. LE COMTE D'ARTOIS,

Déposée, à son arrivée à Madrid, dans le sein du T. R. P. Dom JÉROME, Grand Inquisiteur, & rendue publiquement par les ordres de son Altesse, pour donner à la Nation un témoignage authentique de son repentir.

IMPRIMÉE DANS LES DÉCOMBRES DE LA BASTILLE.

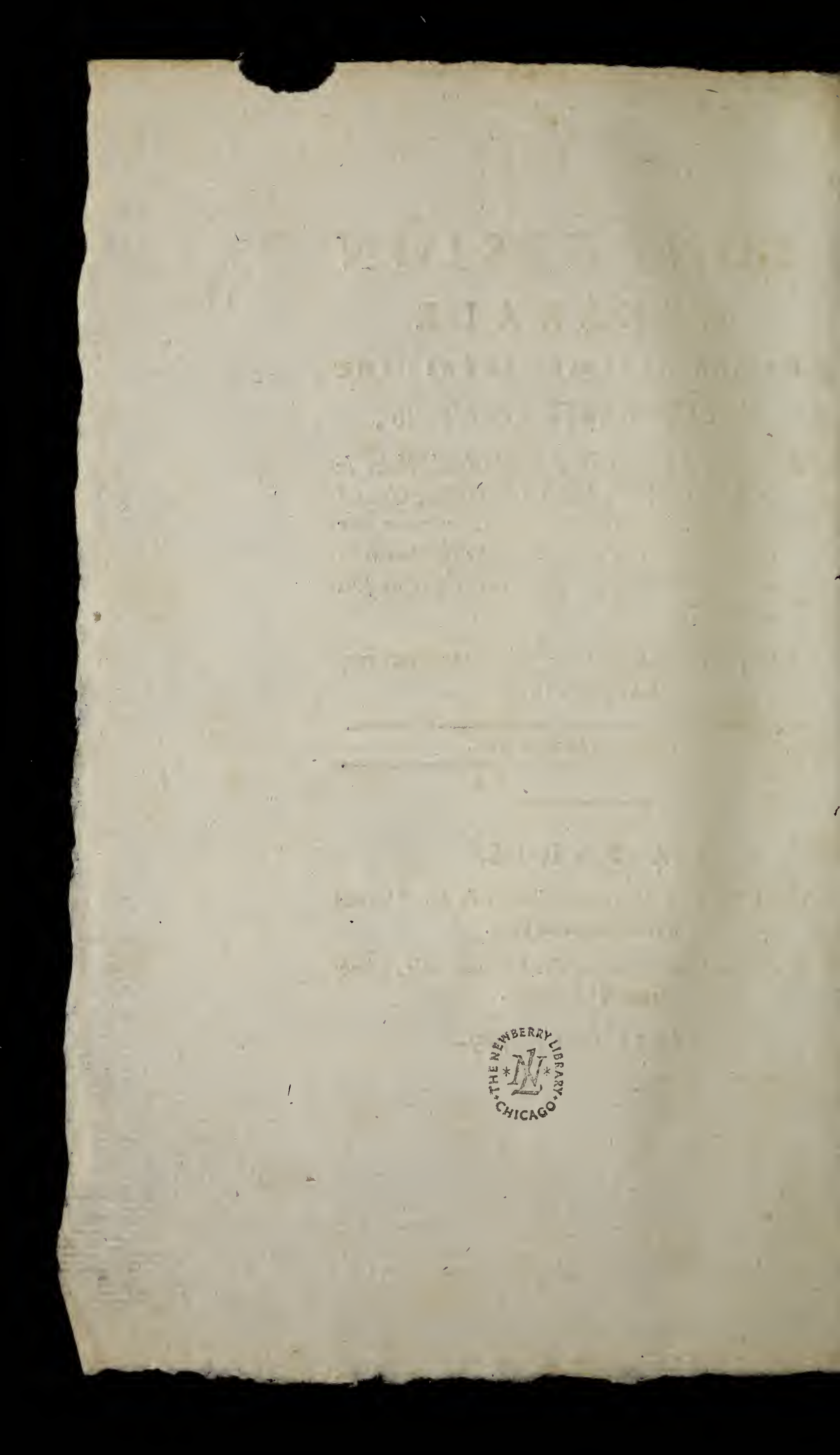
Confiteor Deo & Populo.

A PARIS.

Chez le Secrétaire des commandemens de Monseigneur l'Archevêque de Paris.

Et chez tous les Supérieurs des Communautés, même celle de S. Lazare.

Le 23 Juillet 1789.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

CONFESSION GÉNÉRALE

De Son Altesse Sérénissime Mg. LE COMTE D'ARTOIS.

Les yeux remplis de larmes que la rage ſeule faiſoit couler, déteſtant moins ſon infame conduite que pénétré du regret de n'en pas recueillir le fruit, S. A. S. Monſeigneur le comte d'Artois arriva à Madrid, après avoir penſé éprouver à Lyon la fureur légitime d'un peuple juſtement irrité : tantôt il ſe repréſentoit la perte des careſſes lubriques de ſon illuſtre belle-ſœur, les emportemens de la Tribade Polignac; enſuite

l'ambition ſuccédoit à ce reſſouvenir amer; les réflexions ſiniſtres aſſiégoient ſon cœur; & le déſeſpoir de n'avoir pu conſommer ſon exécrable forfait, augmentoit l'affreuſe ſituation de ce coupable Prince.

« Eh quoi! diſoit-il, doutant même de ſon exiſtence; ſuis-je bien moi? quelle révolution! & quelle en ſera la ſuite? C'eſt donc en vain que l'amour, cette paſſion tyrannique, m'a fait tout entreprendre, adultere preſque aſſaſſin, j'ai violé les droits les plus reſpectables, ceux de fraternité & d'époux. Ce ſont les fruits adultérins d'une union réprouvée qui doivent un jour régir la monarchie françoiſe. Au fond du cœur, mépriſant le monſtre qui ſecondoit mes vues criminelles, j'ai contribué à ſes plaiſirs, pour me frayer un chemin qui pût me conduire au trône; un inſ-

tant de plus, & la France étoit à moi; les miniſtres m'étoient dévoués, la lâche trahiſon me donnoit la moitié des ſuffrages; la force & la violence m'aſſuroient de l'autre : un Breteuil, un Barentin, parvenus à s'emparer du timon de la monarchie, avoient dépoſé dans mon ſein le ſerment ſacré d'une odieuſe & indigne fidélité. Un inſtant, un ſeul inſtant a tout détruit : du faîte des grandeurs, je tombe dans l'aviliſſement; l'horreur & l'exécration ſont les ſeuls ſentimens que j'inſpire, & mon nom déſormais ne ſera plus que le ſignal de la terreur & de l'effroi ».

« Quel parti prendre! divinités infernales! vous à qui j'ai toujours ſacrifié, préſidez maintenant à mes idées : ma raiſon eſt bouleverſée, ſoyez-moi propices, & je vous voue un hommage éternel ».

» Mais quel rayon de lumiere vous faites luire à mes yeux, & quel ſentiment vous faites naître en mon cœur! Déjà mon eſpoir ſe rétablit. O Satan, mon génie tutélaire, non, ce n'eſt point en vain que je t'invoque! D'Artois ſera toujours d'Artois, l'ennemi de la nation, & ton fidele ſuppôt ».

C'eſt ainſi que raiſonnoit l'indigne rejeton d'un ſang illuſtre ; c'eſt un Bourbon qui, dans ſon cœur, prononce le ſerment affreux d'accabler le peuple de ſa haine; & pour l'aider à y réuſſir, la politique fuit de la cour françoiſe & le ſuit en Eſpagne pour l'infecter de tout ſon poiſon.

Quel changement & quel affreux tableau d'hypocriſie va nous préſenter S. A. arborant l'étendard de l'humilité,

pouſſant des ſoupirs affectés par intervalles, ſe frappant la poitrine; telle eſt la maniere que le comte d'Artois, paroiſſant ſe traîner à peine, emploie pour ſe préſenter au tribunal affoibli de l'Inquiſition. Son titre, qu'il a tant de fois méconnu, l'honneur de ſon nom, dont il s'eſt rendu tant de fois indigne, le font parvenir aux pieds de Dom Jérôme, grand inquiſiteur. Après avoir frappé trois fois la terre de ſon front, ſuivant l'uſage, humblement baiſé le pan de la robe du R. P. hypocrite, d'Artois s'exprime en ces termes :

« O mon pere, organe ſacré de la Majeſté Divine, c'eſt à vos genoux que je viens réclamer la miſéricorde d'un Dieu dont je redoute le courroux; puis-je eſpérer d'obtenir quelque grace? le nombre de mes iniquités eſt ſi grand que j'ai tout lieu de déſeſpérer du pardon.

C'eſt en en dépoſant le fardeau dans votre ſein que je vous ſupplierai d'employer auprès de lui votre interceſſion : ce n'eſt pas ſeulement le cri de ma conſcience qui m'aſſaille, c'eſt encore les gémiſſemens d'un peuple que j'ai rendu malheureux. Artiſan de ſon infortune, ſa miſere eſt mon ouvrage. J'ai égaré le plus tendre des freres, un roi vertueux; j'ai fait un monarque foible ; j'ai aveuglé toute une nation ſur ſes qualités royales, & la deſtruction totale du royaume étoit le vœu de mon cœur ; j'en aurois ſans doute vu l'accompliſſement, ſi l'Être ſuprême n'avoit regardé les François en pitié ».

« Daignez donc, ô mon pere, me réconcilier avec moi-même ! L'énormité de mon crime m'a rendu vil à mes propres yeux; la naiſſance, le rang devoient me rendre l'exemple de l'univers ;

la baſſeſſe de ma conduite m'en a rendu l'opprobre ».

Le Religieux, trompé par cette douleur apparente & les démonſtrations de ce faux repentir, entreprit de conſoler ſon Alteſſe, en lui diſant : « eſpérez, eſpérez tout, mon fils, de la grace divine; ſi la voix publique condamne avec raiſon le tiſſu d'abominations que vous avez commiſes, l'aveu que vous allez en faire, la pénitence que le Très-Haut vous impoſera par mon miniſtere, ſera le fondement de votre retour à la vertu, & le premier acte de votre réſignation à ſa juſtice : deſcendez dans votre cœur, & courbez-vous devant l'image de votre Dieu ».

On preſſent bien que ce commandement propageoit la rage dans le cœur

de ſon Alteſſe. Toute la terre connoît l'orgueil de ce prince, & il ne falloit pas moins que la néceſſité pour qu'il s'y ſoumît. La néceſſité, cette loi impérieuſe, lui crioit aux oreilles : *Superbe, humilie-toi.* Tout le détermina à embraſſer ce parti. Après donc quelques momens d'un feint anéantiſſement, ſon alteſſe, pouſſant des ſoupirs, fit au grand inquiſiteur la confeſſion des atrocités qui le rendront à jamais l'objet du mépris & de la haine.

« Non-ſeulement, mon révérend pere, je vais, par ma ſincérité, chercher à regagner les faveurs céleſtes, mais encore je veux que mon repentir ſoit public, & dévoiler à la nation, que j'accablois d'outrages, les forfaits que je vais dépoſer dans votre ſein Puiſſe un peuple qui me déteſte, avec raiſon,

oublier en partie que je ſuis le principe de ſon déſaſtre, & ne me pas ſacrifier à ſa vengeance, en voyant les larmes de ſang que le remords me fait verſer » !

« Je gliſſerai rapidement ſur mes premieres années. L'éducation des princes, ſi brillante en apparence, mais vicieuſe en tous ſes points, fut la baſe de ma conduite : un caractere méchant, féroce même, annonçoit déjà, dans mon enfance, à la nation françoiſe, que je ſerois ſon oppreſſeur ».

« Tout favoriſoit alors le penchant décidé qui me portoit au mal. La mort de Louis XV, l'élévation de mon frere aîné, ſa bonté naturelle, qui éloignoit de ſon ame le ſoupçon du crime; ſa confiance, ſa ſécurité, les acclamations,

les éloges de ſon peuple, l'aſſuroient de la félicité publique; il la croyoit éternelle. Hélas! quelle étoit ſon erreur! il ignoroit que les princes de ſon ſang, ſon frere même, ſon propre frere, que tout devoit rendre les protecteurs chéris de la nation, travailloient ſourdement à ſa deſtruction ».

« Ce fut du moment que la diſſipation & les exceſſives prodigalités penſerent épuiſer l'immenſité de mes moyens, que je m'égarai, me perdis; l'injuſtice me domina; la ſoif brûlante des richeſſes vint me tourmenter; je n'y pus réſiſter, & rien ne put réprimer les concuſſions que je mis en uſage pour augmenter mes revenus. Je tyranniſai mes vaſſaux : inſenſible à leurs peines, à leurs fatigues, je les rançonnai ſans pitié, & le plus ſouvent je ſacrifiai au haſard

du jeu, ou à la vîteſſe d'un cheval anglois, ce fruit de la rapine & de la vexation ».

« Non, jamais je ne puis me rendre aſſez coupable, ô mon pere ! il faut, que dis-je, il faut ? l'honneur que j'outrageai, la religion que je mépriſai, la douleur que je reſſens, tous ces juſtes motifs me font un devoir, me contraignent à vous accuſer quelle étoit alors la noirceur de mon ame & l'indignité de mes ſentimens. Oui, mon pere, c'étoit peu pour mon lâche cœur d'opprimer ainſi l'infortuné ; le plus pur de ſon ſang ſuffiſoit à peine pour étancher la ſoif cruelle dont j'étois dévoré. Promenant ſur le trône des regards envieux, je maudiſſois le deſtin de m'avoir fait naître le plus jeune de mes freres ; je l'accuſai d'injuſtice, dès ce

moment je vouai à mon frere, à mon roi, une haine dont il ne tarda pas à éprouver les barbares effets.

« Je m'appliquai férieufement à connoître fur quel fondement un monarque établiffoit fa grandeur ; je reconnus qu'elle étoit fixée fur l'équilibre, & que peu de chofe fuffiroit à la lui faire perdre. La tendreffe du peuple l'avoit toujours maintenu : je travaillai à l'anéantir, & j'y parvins. Les infames agens que je produifis au miniftere fervirent mes complots, & le meilleur des rois féduit, égaré, perdit par degrés l'amour du François. O mon pere ! tels furent les premiers pas que je fis dans la carriere du crime ».

« L'état affreux de la France eft mon ouvrage. Je vous l'accufe : j'avois médité

ſa ruine, & ſa perte étoit l'aliment qui nourriſſoit mon ambition. Les conſeils & les ſages repréſentations d'une épouſe vertueuſe ne mirent pas de frein à ma rage effrénée; elle ne fit qu'allumer mon reſſentiment; je l'accablai d'outrages, & le moins déteſtable que je lui fis eſſuyer fut celui de lui aſſocier les plus viles catins, & les plus lubriques courtiſanes de ce ſiecle ».

« Sortant de ſes bras, où le caprice me ramenoit parfois, je ne laiſſai jamais ſubſiſter aucun doute ſur mon intention, & ne lui diſſimulois point que le devoir ni le ſentiment n'avoient aucune part à mes careſſes. Je pouſſai la barbarie juſqu'à l'inſtruire de mes déréglemens. J'affichai la dépravation ſans avoir la politique de voïler mes débordemens ».

« Violemment incommodé *d'une indigeſtion de biſcuits de Savoie*, (1), je vais, diſois-je à mon cocher, *prendre du thé à Paris.* La Duthé, cette infame créature, cette exécrable meſſaline ſortie de la fange des plus ſales B...... de la capitale, devint mon idole & l'objet de mon culte & de mes hommages. Je les lui offris en public, & bravant inſolemment la cenſure de mon roi, l'indignation d'un peuple que je mépriſois, je forçai ceux qui étoient ſous ma dépendance à plier le genou devant l'odieuſe proſtituée que j'adorois ».

« O mon digne & très-révérend pere !

(1) Jeu de mots ſur Marie-Thérese de Savoie, Comteſſe d'Artois, & la Duthé, P..... ſi renommée, dont le faſte écrâſoit celui de la majeſté royale.

pere, comment, ſans mourir de honte, vous faire le détail de mes courſes nocturnes, les orgies ſcandaleuſes que j'y commettois, les riſques que j'y courus ? Compromis dans les plus noirs taudions, avec les ſcélérats & le rebut de la populace, un prince du ſang royal, un frere du roi, mangeoit, buvoit familiérement avec cette race abjecte, & m'aſſimilant avec eux de cette ſorte, je ne rougiſſois pas de me déclarer leur confrere & leur appui ».

» Un mal affreux germa dans mon ſein : ce noir poiſon, diſtillé par le libertinage, penſa devenir funeſte à ma digne & adorable épouſe. Alors je ceſſai de fréquenter ces obſcurs & dégoûtans repaires, ſans cependant en devenir plus ſage, & je préſentai de nouveaux vœux à la proſtitution »

« Contat, cette volage actrice, dont la renommée publioit les charmans at-

traits, enflamma mon cœur de la paſſion la plus vive ; & ſans m'arrêter à l'indigne ſource dont elle eſt ſortie (1), ſans aucune conſidération pour ſon état, ſi incompatible avec mon rang & mon nom, je m'étourdis ſur la baſſeſſe dont je me rendois coupable ; je bravai la clameur publique ſur le tableau ſincère de ſes abominables mœurs ; je fis de Contat ma divinité ».

« C'eſt dans les embraſſemens de cette prêtreſſe de Priape que j'épuiſai tous les reſſorts de la fauſſe volupté : pour me plaire elle me dévoila tous les ſecrets de

(1) La Contat eſt fille d'une revendeuſe de fruits & d'un Mouchard de Robe-courte. Son frere, Sacripant de la premiere claſſe, exerce encore cette honorable fonction, & cette héroïne de couliſſe eſt ſans contredit l'actrice la plus déréglée de tous les théâtres.

l'Aretin, dont la pratique m'a depuis toujours été chere. Je m'énervai par la brutalité de mes révoltans transports, & je n'avois plus pour la céleste compagne que le ciel m'avoit donnée, que la froideur la plus insultante ».

« *Bagatelle*, ce charmant asyle de la débauche, devint le sanctuaire de la mollesse & du libertinage : mes complaisans & délicats pourvoyeurs fournissoient tous les jours ce temple de nouvelles déesses ; j'y promenois des regards languissans, mes sens émoussés par les jouissances de tous genres que je m'étois procurées, ne se ranimoient qu'à peine ; il falloit les exciter par l'attrait piquant de la nouveauté ; c'est ce que je fis ».

« J'osai jetter un œil profane sur madame la duchesse de Bourbon : ce secret inconnu jusqu'alors me couvre encore de honte & de confusion : mon aveu cou-

pable irrita ſa vertu. Déſeſpéré de ce refus, je l'inſultai, & tout Paris fut témoin de la vengeance de ſon époux; j'y fis remarquer la lâcheté dont mon cœur eſt ſuſceptible; & je fis connoître à la nation françoiſe combien je me ſouciois peu de démentir & déshonorer un ſang illuſtre ».

« Malgré la politique dont je me ſervois, l'infamie de ma conduite commençoit à percer; l'indignation ſoulevoit les eſprits; les épigrammes ſanglantes & méritées m'étoient adreſſées de toutes parts: je m'éloignai, & Gibraltar fut le théâtre que je choiſis pour me ſignaler par de nouveaux exploits ».

« Vous les connoiſſez, ô mon pere! l'adulation me couronna de lauriers, & la vérité me les arracha! hué, ſifflé de tous les vrais braves, guerrier ſans gloire, frere ſans amitié, pere ſans naturel, époux

ingrat, citoyen perfide, prince ſans délicateſſe, il ne manquoit à tous ces titres, qui m'étoient diſtribués par toutes les bouches & les cœurs de la capitale, que celui de lâche patriote. Avec juſtice on me le décerna. Aujourd'hui proſcrit, rejetté de mon auguſte famille, le peuple a mis ma tête à prix : eût-elle tombé ſous ſon glaive vengeur, & mon cadavre ſouillé par la pouſſiere & foulé aux pieds, privé de ſépulture, je n'aurois que foiblement expié mes forfaits ».

« A meſure que je perdois l'eſtime & la confiance publique, la rage s'accrut dans mon ame, le nom françois me devint odieux ; j'abhorrai ſon exiſtence, & j'aſſociai mon farouche reſſentiment à la barbare R.... que le plus malheureux des rois avoit priſe en Germanie pour former le bonheur de ſes jours ».

« Nos cœurs furent bientôt unis ; le

crime le plus atroce cimenta cette union. Sans égard aux droits du ſang, je ſouillai la couche nuptiale, & fis féconder la famille royale. Plus de myſtere alors; ne reſpirant plus tous deux que fureur & vengeance, nous nous aſſurâmes des miniſtres; nous nous défîmes des gens vertueux dont la gêne continuelle contrarioit nos deſſeins. Nous pillâmes le tréſor royal, & le pere du peuple, obſédé de traîtres, ignoroit le malheur de ſes enfans, & l'orage affreux qui menaçoit la monarchie ».

« L'exécrable Polignac, ce monſtre déteſté, ce monſtre indéfiniſſable, comme une quatrieme furie, ſe joignit à la cabale, & ſe fit une gloire d'en diriger les inſignes manœuvres. Adorée de la R . . . . à laquelle elle avoit fait adopter ſes goûts infames, elle ſe partageoit alternativement entre elle & moi, & nous avions formé, par cette intime réunion, le plus affreux trio.

« Rien ne coûte à cette Mégere ; son ame passa dans la mienne ; le même génie nous anima ; nous épuisâmes la France, crime léger, qui ne suffisoit pas à notre fureur ; la destruction totale de ses habitans étoit le vœu le plus ardent de notre cœur ».

« Condé, Conti, de Guiche, tout aussi lâches, aussi perfides que nous, augmenterent le nombre des tyrans de la nation ; nous soufflâmes dans le cœur de la noblesse l'affreux poison de la discorde. Nous lui fîmes envisager ses droits, sacrifiés au titre chimérique de citoyen, & nous en fîmes autant d'ennemis du peuple & de la liberté ».

« Notre ligue, qui paroissoit indestructible, grossissoit tous les jours. Déjà nous ne gardions plus le secret. Levant insolemment nos têtes altieres, nous rejettions

avec dédain les ſupplications & les larmes des habitans, rongés par l'affreuſe miſere que nous avions fait naître ; quelques jours de plus, & des fleuves de ſang inondoient la capitale : déjà ils ſe préſentoient à nos yeux, & nous nagions d'avance avec raviſſement dans ces ſources délicieuſes ».

« Les citoyens maſſacrés l'un par l'autre, les habitans égorgés par une troupe de brigands enrégimentés, aveuglément ſoumiſe à nos ordres barbares ; les cadavres expirans les uns ſur les autres : voilà, mon pere, le trophée que nous voulions élever à notre gloire immortelle, & le ſpectacle enchanteur que nous nous préparions ».

« La ville réduite en un monceau de cendres, coup-d'œil flatteur pour de nouveaux Néron, préſentoit à nos regards la plus agréable perſpective, & les prélimi-

naires les plus ſanglans annoncent à la patrie le ſignal horrible de la terreur & de la proſcription ».

« Cette affreuſe conſpiration touchoit au terme fatal de ſon exécution, les maiſons étoient déſignées, cent mille habitans alloient périr victimes de notre rage, lorſque la main de l'Etre ſuprême détourna les coups cruels que nous allions porter, & l'imprudence trahit nos vues criminelles ».

« Le féroce Lambeſc, à la tête d'une troupe de tigres altérés du ſang françois, ſe livre trop tôt au ſentiment qui nous animoit; aveugle dans ſes horribles tranſports, il commence l'alarme générale, & détruit nos projets par ſa promptitude & ſon impatience ».

« Les miniſtres de notre rage n'étoient point prêts; nos ſatellites n'étoient point

arrivés ; le nombre qui nous avoit vendu leurs bras & leur vie étoit trop foible pour s'oppoſer à la vile populace que nous avions juré d'exterminer ; défenſeurs de ſes jours, de ſon exiſtence, de ſa liberté, les citoyens s'ameutent, s'arment & renverſent en un inſtant nos plus cheres eſpérances ».

« Terribles & bouillonnans de fureur, les vaillans pariſiens menacent nos jours, pour leſquels nous commençons à trembler. L'horreur ſe répand, le ſang des traîtres coule : priſonniers dans Verſailles, tous les paſſages ſont obſtrués, & nous voyons avec douleur le triomphe national ».

Journée malheureuſe où nous vîmes anéantir nos effroyables deſſeins ! Les larmes couloient de nos yeux, la rage ſeule en faiſoit naître la ſource ; nos amis, nos partiſans, les ſcélérats ennemis du

patriotisme cruellement mutilés, traînés dans la fange, leurs coupables têtes portées au bout d'une lance, sembloient présager le juste sort qui nous étoit réservé, & auquel la fuite nous a dérobés ».

« O mon pere ! l'indignation se peint sur votre visage, & maintenant elle regne dans tous les cœurs. Où fuir ! Où aller cacher ma honte & mon affliction ? Quel sera le peuple assez insensé pour accueillir & protéger le crime, la trahison & la scélératesse ? Comment oser prétendre à un asyle, à un refuge ? Mon nom seul ne sera-t-il pas le premier chef de ma condamnation ? & ne sera-ce pas rendre un important service à l'humanité que de plonger un poignard dans le sein de celui qui vouloit être lui-même le bourreau d'un peuple entier, pour repaître ses yeux de ce sanglant spectacle, & faire jouir une femme barbare & impitoyable des fruits de l'horreur qu'elle a conçue & con-

ſerve encore dans ſon ſein pour les François, qui l'adoroient au moment où elle méditoit leur ruine » ?

« Tonnez ſur moi, grands Dieux ? que votre foudre écraſe ſans miſéricorde la déteſtable furie, l'objet de mes lâches amours & de mes criminelles complaiſances. Périſſent de même les infames princes qui ſervirent nos perfides complots ; qu'un trépas ignominieux ſoit le ſalaire des traîtres dont la France eſt infectée, & qui jouiſſent en paix du fruit de leurs honteux larcins ».

« Paris, cette ſuperbe cité, reine du monde, en proie à la famine, n'offre plus qu'un tableau pitoyable, dont la face ne peut changer qu'en détruiſant les monſtres qu'elle recele dans ſon ſein ».

« O Maître ſuprême des humains, vous exaucez une partie de mes vœux !

un prévôt des marchands, le gouverneur de la Baſtille, un Foulon, un Berthier, ſont déjà les victimes que tu as abandonnées au reſſentiment national, maſſacrées par un peuple ſecouant le joug de l'oppreſſion & de la tyrannie. Leur trépas, loin d'exciter la compaſſion, fait naître la joie dans tous les cœurs, & les lambeaux ſanglans de leurs corps déchirés ſont les holocauſtes offerts à la liberté ».

« Tremblez, Condé, Conti, Bourbon, d'Enghien, & vous, miſérables artiſans de la miſere des François! que le ſort de vos ſemblables vous inſpire un effroi continuel! & ſi vous échappez à la légitime vengeance publique, puiſſe l'affreux ſerpent du remords déchirer perpétuellement votre ſein » !

« Tel eſt, ô mon pere, le détail des iniquités que l'orgueil & l'ambition m'ont fait commettre? je me réſigne à la ven-